Ce devoir est plus impérieux encore lorsque c'est un homme investi d'un caractère honorable qui jette ainsi les âmes dans l'incertitude.

Il va sans dire que Böhme, pour accréditer sa destinction entre la religion de Jésus et celle des apôtres, fait représenter la première par les seuls trois premiers Evangiles, et la seconde par les épîtres de saint Paul, qui résument, suivant lui, la période de transformation des enseignemens tout subjectifs et rationnels de Jésus. Mais, si l'arrangement convient aux idées de l'auteur, ce n'est pas une raison pour qu'il s'accorde de même soit avec l'histoire, qui constate l'authenticité du quatrième Evangile et lui assigne le même rang qu'aux synoptiques, soit avec la connaissance de l'ensemble de la religion, où l'on ne trouve aucune disparate entre les idées contenues dans les Evangiles et celles des épîtres apostoliques (1).

(1) *Die Religion J. C. aus den Urkunden.* Halle, 1825. — Voir aussi : *Die Religion d. Apost. aus den Urk.* Halle, 1829.

CHAPITRE XIII.

Bretschneider, ses idées sur la philosophie, sur ses rapports de la raison et de la révélation.

Quoiqu'il soit peu disposé à subir l'influence d'aucune philosophie, c'est cependant, sinon dans le kantianisme, du moins dans cette catégorie de rationalistes sociniens, qu'il me faut classer le fécond écrivain qui rédige actuellement la *Gazette universelle de Darmstadt;* malgré les soins que réclame sa superintendance de Gotha, il trouve encore les moyens de dire son mot sur les questions importantes du temps, témoin son *Baron de Sandau,* à l'occasion des mariages mixtes, après avoir, dans des temps antérieurs, publié des ouvrages de théologie pleins de talent et d'érudition. Oui, malgré la mauvaise humeur qui s'empare ordinairement de Bretschneider, quand un supernaturaliste décidé, qu'il nomme volontiers piétiste ou mystique, vient à son encontre, il m'est impossible de le désigner autrement que par le nom qui a la puissance de lui enlever le sang-froid. C'est que je tiens à donner aux noms leur véritable signification et aux personnes la qualification que leur assignent les doctrines qu'elles professent, sans jamais cependant m'en servir pour dénigrer qui que ce soit, et surtout un écrivain qui unit à de hautes qualités,

les talens les plus variés et une érudition incontestable, comme le superintendant de Gotha.

Charles-Gottlieb Bretschneider, né en 1776, dans les montagnes saxonnes du Hartz, où son père était pasteur, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions; au sortir de l'université, Reinhard en faisait déjà tant de cas, que sa recommandation lui valut une des principales cures du pays, celle de Schnerberg. Ayant refusé en 1812 une vocation de professeur qu'on lui adressait de Hœnigsberg, il accepta pourtant le poste qui lui fut offert, en 1816, de superintendant de Gotha, et il exerce encore cette haute fonction ecclésiastique, quoique depuis la mort du docteur Zimmermann il se soit chargé de la rédaction principale de la *Gazette universelle de l'Eglise*.

Depuis son intronisation à Gotha, Bretschneider n'a jamais cessé de prendre une part très active au mouvement des idées religieuses ou sociales qui s'est manifesté en Allemagne. On trouve dans les annales de l'histoire de Pœlitz des réflexions critiques que Bretschneider y a fait insérer dans le temps, et qui donnent la juste mesure de ses idées religieuses. En voici la substance, qui ne fera que précéder ce que je vais extraire de son plus grand ouvrage, la *Dogmatique évangélique luthérienne*. C'est du mysticisme qu'il s'agit dans l'article de Bretschneider, et il le définit la tendance de l'esprit humain à fonder principalement les idées religieuses sur le sentiment; il en prend occasion pour rappeler les résultats funestes, que nous offrent les histoires de tous les peuples, d'une telle manière de penser en religion. On pourrait contester la justesse d'une telle définition, puisque les écarts que l'on signale n'ont été le plus souvent que le produit d'une imagination corrompue unie à un esprit peu cultivé; de plus, en supposant que ces mêmes écarts fussent le résultat d'une fausse direction du sentiment, quand sera-t-on en droit de mettre sur le compte d'une faculté de l'âme les aberrations d'un cœur mauvais? Est-ce qu'il nous arrive jamais de mettre sur le compte de la raison humaine les excès des rationalistes en morale comme en religion? Ce serait assurément mal raisonner, quoique la prépondérance accordée à l'intelligence en matière de morale produise des principes de morale relâchés, et que l'homme ait une grande propension à réaliser dans la vie pratique ce qu'il croit lui être avantageux. Aussi, nous dirons volontiers avec Schiller, dont notre auteur cite le témoignage : « Le plus terrible des fléaux, c'est l'homme en proie à un furieux délire »; mais c'est lorsqu'il a mis son intelligence au service de ses passions. Après avoir défini de cette manière le mysticisme et en avoir signalé les funestes tendances, Bretschneider signale notre époque, surtout en Allemagne, comme se trouvant placée sous l'influence de ce sombre mysticisme, et il attribue son envahissement à la déplorable décadence des idées religieuses dans le dernier siècle; car, dit-il, un excès appelle toujours un autre excès; et, dans le monde intellectuel et moral, comme dans le monde physique, une trop grande tension produit nécessairement un contre-coup en sens inverse, qui fait dépasser les limites d'un milieu juste pour faire arriver à l'extrémité opposée. Il émet la confiance

que le pendule reprendra son oscillation, et que l'on saura enfin l'arrêter dans un moyen terme que la sagesse indique et que la raison conçoit. Alors la raison reprendra son empire, et la réforme, qui avait reçu son impulsion d'une des directions du scepticisme, fera justice de tous les systèmes qui, fondés sur le réalisme ou l'idéalisme ou sur une combinaison des deux comme l'est le panthéisme, ont corrompu les intelligences des temps modernes; alors aussi la réforme, pulvérisant la cause du mysticisme, en fera disparaître les traces en soumettant toute la vie humaine à la raison, qui dirigera la volonté de l'homme d'une manière régulière et invariable, et enflammera le cœur d'une piété douce, pure et sincère.

Mais que devient la lumière de la révélation dans cette théorie? Bretschneider prétend que son vrai caractère consiste dans le développement continuel de l'intelligence d'après les lois rationnelles que le Dieu créateur a lui-même fixées. Et si vous lui demandez encore de vouloir particulariser cette révélation, il vous répondra qu'il n'entend point la restreindre à une époque donnée, qu'elle est une, constante, universelle, et l'agent conservateur du monde moral; d'où il conclut que le contenu de la révélation ne peut pas plus être enfermé dans les symboles que dans d'autres livres et qu'elle est tout entière dans les idées (1). Le docteur Strauss, assurément, n'aurait pas mieux dit, et si cette conclusion n'est pas de

(1) *Annales de l'histoire et de la politique*, publiées par Pœlitz.

l'idéalisme, je ne comprends plus rien à la valeur des mots. Cependant on voit que Bretschneider, à la manière flatteuse dont il parle du supernaturalisme critique, désire être rangé dans cette classe, par la raison qu'il admet la nécessité pour la direction de la vie d'une révélation autre que la puissance propre à chaque individu de se former des idées religieuses; mais comme une telle révélation n'a aucune empreinte scripturaire, on est forcé de la compter au nombre de ces idées sans corps que l'esprit humain peut multiplier à l'infini, à moins que le supernaturalisme ne soit que cette religion philosophique, manifestation historique seulement de la religion de la raison. Bretschneider est au surplus autant l'adversaire des systèmes philosophiques de notre époque que du supernaturalisme de la Bible et des livres symboliques de son église; il le montre, tant dans cet article que dans sa dogmatique, par les attaques qu'il ne leur épargne pas.

La dogmatique de Bretschneider, en effet, quoique moins précise et moins décidée relativement à une révélation mystique, c'est-à-dire toute d'inspiration, continue cependant à parler de la loi du progrès, et la raison humaine plus que la révélation chrétienne y exhibe ses titres de créances, quoiqu'ici le publiciste ne l'emporte pas sur le théologien; mais le christianisme évangélique est loin d'y trouver son compte. Disons d'abord que cette dogmatique se recommande par beaucoup de méthode, de clarté dans l'exposition et une riche littérature, et si l'on veut connaître au juste son point de vue, voici comme il l'exprime

lui-même. Après avoir parlé avec éloges des ouvrages de Marheinecke et de Schleiermacher, et malgré cela, avoir déclaré que leurs vues n'étaient pas les siennes, « le temps est proche, dit-il, où le hégélianisme et le kantianisme n'appartiendront plus au domaine de la vie, mais seulement à l'histoire de la philosophie. Je puis dire sans vanité que l'étude de la philosophie moderne, depuis Kant, a été l'objet de mes sérieuses méditations, et j'avoue franchement que je considère comme indispensable à un bon théologien qu'il ait une connaissance intime de la philosophie. Si donc je n'ai pu me soumettre à aucun des systèmes modernes régnant, pas même à celui de Kant, la raison en est dans deux principes qui me dirigent et que je crois d'autant plus certains depuis que j'ai fait des études philosophiques. En premier lieu, je maintiens que les lois de notre esprit sont ce qu'il y a de primitivement vrai; que, par là toute philosophie qui s'en passe, manque de la certitude nécessaire et se trouve être plutôt un jeu de l'esprit et de la dialectique qu'une science du vrai. En second lieu, je maintiens, et c'est une conséquence du principe précédent, qu'aucune philosophie ne peut être le vrai lorsqu'elle attaque ou qu'elle veut détruire la personnalité morale de l'esprit, parce qu'alors je ne puis voir en elle que l'essai d'une spéculation erronée ou d'un sentiment exalté à l'effet d'obtenir un suicide dialectique, qui pourtant ne se réalise jamais, parce que la nature de la conscience, éternellement la même, rectifie et contredit éternellement les exaltations de la spéculation. Par conséquent l'hégélianisme

qui s'efforce d'anéantir l'indestructible et l'immuable conscience de soi, roule la pierre de Sisyphe, remplit le tonneau sans fond des Danaïdes, et le temps viendra, s'il n'est pas encore venu, où les esprits se lasseront d'un aussi vain travail. » Après cette déclaration, Bretschneider prévoit sans trop s'effrayer que le rationaliste ne le trouvera pas assez de sa couleur, de même que le prétendu évangélique, dit-il; mais il est habitué à ces sortes de jugemens depuis qu'il s'est livré aux études, et ce n'est pas ce qui cause ses ennuis (1). Tel est donc l'esprit qui dirige Bretschneider dans ses enseignemens religieux; point de philosophie *à priori*, point d'admission pure et sensible des vérités révélées, parce que les lois naturelles de l'esprit humain sont en opposition avec les faits contenus dans la révélation. Si l'on se place alors à son point de vue, que l'on répudie, par exemple, toute nécessité de la révélation puisée dans la culpabilité de l'homme devant Dieu, sur laquelle roule tout le christianisme, alors son supernaturalisme socinien ou mystique a beau jeu; et si l'on ne connaissait pas d'avance son point de vue, il ferait facilement illusion par les choses excellentes qu'il dit sur la nécessité d'une révélation relativement aux imperfections de la nature humaine. Je crois cependant, vu que je n'écris pas l'histoire de la théologie dogmatique, mais celle des tendances rationalistes des théologiens, qu'il importe davantage, pour faire connaître à fond la tendance de

(1) *Manuel de la dogmatique de l'Eglise évangélique luthérienne*, t. I, IX de la 4e édit., 1839.

cette dogmatique, de rapporter de préférence ses idées sur les rapports des sciences humaines avec la révélation. « Relativement à cette demande, dit-il, si la raison humaine a le droit, comme ensemble de la doctrine, de porter un jugement sur la révélation, et lequel? on peut supposer trois cas : ou l'on peut soutenir que non-seulement la raison n'a aucun droit à porter un jugement sur la révélation, et que même elle doit se soumettre sans restriction à ses décisions, c'est le strict supernaturalisme; ou il appartient à la raison de porter en dernière instance un jugement sur la révélation, et elle peut et doit juger sa possibilité, sa réalité et son contenu, c'est le strict rationalisme; ou bien elle n'y a que de certains droits qui ne sont pas encore précis, et ce sont les opinions mélangées qu'on a tour-à-tour nommées rationalisme, supernaturalisme et supernaturalisme rationalisme. On emploie aussi souvent les mots de supernaturalisme et de rationalisme non-seulement par rapport au jugement porté sur la révélation, mais encore par rapport à la foi sur son être et non-être en général, en nommant supernaturalisme la croyance à la réalité d'une inspiration immédiate de Dieu, et rationalisme la négation d'une inspiration immédiate et surnaturelle de Dieu sur la raison humaine (1).

« Quant à ce qui concerne les premiers pères de l'Eglise, on ne trouve chez eux ni une théorie sur la révélation, ni sur les rapports de la révélation envers la raison; néanmoins, sur ce point il exista bientôt

(1) *Manuel*, 1, 210-221.

des différences entre les pères des églises d'Alexandrie, d'Afrique et d'Occident. Mais si d'une part on voulait éprouver les doctrines reçues dans l'Eglise par les doctrines de la révélation ou les fonder sur Jésus comme Homme-Dieu, on commettrait une *petitio principii*, vu que dans les deux cas ces doctrines appartiennent à une révélation dont les rapports envers la raison doivent être encore soumis à un examen et qu'ils présupposent la divinité de la révélation prouvée, tandis qu'il est encore incertain si elle est possible et si elle s'accorde avec la raison. Les doctrines de nos Eglises qui vinrent plus tard, s'attachèrent d'autant plus à la sévérité de Luther, qu'elles voulaient s'éloigner des sociniens et des arminiens, qui combattaient avec la vigueur du raisonnement la doctrine de la trinité, et qui voulaient aussi se servir des principes de la raison pour découvrir les dogmes de la Bible. Quelques passages mal compris des Saintes-Écritures les y fortifièrent, et firent qu'ils n'admirent l'usage de la raison que pour l'explication de l'Écriture, la formation des systèmes et la polémique envers leurs adversaires, ce qu'ils nommaient *usum organicum instrumentalem*, de la raison. Au contraire, ils rejetèrent l'*usum normalem* quand ils voulurent considérer la raison comme principe, comme preuve ou comme épreuve des dogmes, et qu'ils ne considérèrent les rapports de la raison envers la révélation que comme ceux du serviteur envers le maître. La philosophie Leibnitz-Wolf rendit à la raison le droit d'examiner la révélation, et décida que la révélation ne pouvait combattre les vérités établies de la raison,

La dispute qui en résulta amena tant de confusion et fut tellement passionnée, surtout depuis les thèses contre l'usage de la raison, publiées par Harms à l'occasion du jubilé de la réformation, et depuis la création de la *Kirchenzeitung*, de Berlin, que son étude est devenue une des parties les plus désagréables de la dogmatique moderne. La confusion des idées provient principalement de ce qu'à l'instar de nos anciens théologiens, on comprend souvent par le nom de révélation la Bible historique; et en croyant avoir prouvé qu'une révélation ne devait être jugée ni par la raison, ni par des expériences scientifiques, on a voulu étendre cette preuve sur le livre même de la Bible.

« Un des fondemens les plus habituels sur lesquels on fait reposer le rejet de l'usage de la raison, est la multiplicité et la diversité des systèmes de la philosophie, qui montrent l'incertitude des jugemens de la raison et même ses contradictions avec elle-même, et qui la rendent tout aussi incapable d'être le principe d'une religion objective et certaine que de devenir un principe de jugement pour la révélation. Il est à remarquer que notre propre sentiment (*Bewustseyn*) et notre expérience intime nous disent tant de choses non douteuses, que notre raison se forme des idées qui, par leur perfectionnement intérieur, décident nécessairement du suffrage de l'âme, et rendent toute autre preuve superflue ». Au nombre de ces idées, Bretschneider range les opinions religieuses sur Dieu, la morale, et les autres questions qui se rattachent à ces deux points culminans du savoir. « Sans la puis-

sance de ces idées, il n'y aurait pour l'homme aucune possibilité de religion, moins encore d'une religion révélée : car si l'homme ne pouvait pas trouver Dieu avant la révélation, il ne pourrait pas reconnaître non plus qu'une doctrine qui lui vient de Dieu lui vient réellement de cette source divine; et si, en général, il ne possédait en lui qu'une fausse et insuffisante mesure pour les vérités religieuses, il ne pourrait jamais non plus connaître avec certitude laquelle des religions que lui annonce la révélation est la vraie (1) ».

C'est au moyen de cette théorie sur les relations de la raison humaine, ou plutôt de l'esprit humain, que les rationalistes confondent trop souvent avec la raison, qui n'est pas seulement une faculté, mais l'ensemble des facultés de l'être humain, que Bretschneider déroule, en suivant la série des enseignemens luthériens sur la théodicée et la christologie, ses idées de développement et d'épuration en matière religieuse, à mesure que la culture de l'esprit humain exige cette épuration. « La Bible est là, dit-il, pour témoigner en faveur de son système ». Jésus, selon lui, ne représentait pas seulement dans sa vie l'idéal d'un homme religieux, qui lui méritait la qualification de fils de Dieu, et par lequel il rend aussi enfans de Dieu tous ceux qui lui ressemblent; mais il accomplissait encore dans ses instructions le développement des idées religieuses : seulement, la forme sous laquelle il les représentait devait se conformer à son époque; sans cela, il n'eût pas été compris, et il n'eût servi de

(1) *Manuel*, t. I, 221-229.

rien qu'il eût rendu témoignage à la vérité jusqu'à se sacrifier pour elle. C'est maintenant à l'Eglise à ne pas laisser périr le feu sacré, et à propager les vérités religieuses, dont elle a le résumé palpable et visible dans la personne et dans la vie du Christ.

Mais est-ce bien avec des principes aussi vagues que l'on peut faire revivre la foi antique ou la vivifier? Et l'Eglise, dont vous désirez voir l'ardeur se réveiller, qu'est-elle dans votre dogmatique, quelle place lui assurez-vous dans le royaume de Jésus-Christ? De quelle autorité l'investissez-vous, pour lui donner quelque espérance que le feu sacré dont elle est le dépositaire se rallume? La dogmatique rationaliste de Bretschneider, pas plus que celle de la philosophie spéculative, ne donnera des éclaircissemens sur ces vitales questions; et que faut-il attendre pour l'avenir de l'Evangile de personnes qui disent bien aux Lazares morts dans la foi de se ranimer, mais qui n'ont aucune de ces paroles qui avaient jadis action sur les cadavres et qui les rendaient à la vie?

CHAPITRE XIV.

Recherches historiques sur le dogme. — Gabler. — Planck. — Augusti, Baumgarten-Crusius, Löffter, Henke. — Rationalisme de Röhr. — Dogmatique de Wegscheider.

Au milieu de ces mouvemens révolutionnaires qui avaient lieu dans le domaine de la foi en l'Ecriture, celui qui avait été dirigé contre la dogmatique ne se ralentissait pas. On le continua par des recherches sur l'histoire, sur l'exégèse, et sur la formation d'une dogmatique qu'on ne se contenta plus de modifier, mais qu'on essaya d'élever sur les ruines de l'ancienne.

Parmi les démolisseurs les plus actifs se montrèrent Gabler, élève de Griesbach et d'Eichhorn, et qui, à leur exemple, se livra à des travaux variés sur toutes les branches de la littérature orientale. On le voit occupé, en 1780, à enseigner l'exégèse dans l'université de Göttingue; ayant été nommé plus tard à l'archidiaconat d'Altorf, et à une chaire de théologie de cette ville, c'est là qu'il mit au jour ses écrits sur l'herméneutique et l'histoire critique du Nouveau-Testament qui lui donnèrent tant de célébrité; en même temps il y publia jusqu'au douzième volume *le nouveau journal théologique* qui est devenu un arsenal à fournir des armes au rationalisme de tous les temps. Cependant l'activité de Ga-